



“ Une école théologique à Fourvière ? ”

Dominique Avon

► To cite this version:

| Dominique Avon. “ Une école théologique à Fourvière ? ”. dans Etienne Fouilloux & Bernard Hours (dir.). Les Jésuites à Lyon, E.N.S. Editions, p. 231-246, 2005. hal-03262823

HAL Id: hal-03262823

<https://hal.science/hal-03262823>

Submitted on 16 Sep 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ENS Éditions

Les jésuites à Lyon | Étienne Fouilloux, Bernard Hours

Une école théologique à Fourvière ?

Dominique Avon

p. 231-246

Texte intégral

- 1 Un fil commun relie les écrits et paroles des jésuites passés par Fourvière, il dessine les contours d'un discours théologique renouvelé, centré sur le Christ. Attaché au Jésus Homme-Dieu, Médiateur, du *Journal spirituel* d'Ignace, ce fil est saisi par Joseph Huby pour son commentaire de la lettre aux Éphésiens¹ qui marquera le jeune Martelet, il noue les *Leçons sur le Christ* d'Yves de Montcheuil, il traverse les travaux sur Origène de Frédéric Bertrand² comme les premières recherches patristiques de Balthasar ou Daniélou,



et il signe – en creux – l'œuvre de Lubac jusqu'à *Humani generis*. Puis il semble coupé. Le plus gros de l'effort christologique après 1950 se vit en Allemagne³. L'article « Jésus-Christ »⁴ du *Vocabulaire de théologie biblique* n'est rédigé par Xavier Léon-Dufour que pour l'édition de 1970, soit huit ans après la première édition ! Comme s'il avait fallu attendre le concile, les constitutions apostoliques *Lumen Gentium* et *Dei Verbum*, à la rédaction desquelles l'un ou l'autre de ces jésuites contribuent⁵, pour qu'une christologie assurée puisse voir le jour en France. Parmi d'autres⁶, Jacques Guillet s'essaie alors à une « christologie du Nouveau Testament » avec deux volumes parus dans la collection « Christus »⁷. Joseph Moingt pose les pierres d'un édifice qu'il reconstruira dans *L'homme qui vient de Dieu*⁸. À côté de Martelet, Bernard Sesboüé rassemble les éléments⁹ qui lui permettront d'évoquer plus tard une « pédagogie du Christ »¹⁰. Mais, pour de Lubac, il est trop tard, il n'a pu fonder la « société d'études christologiques »¹¹ dont il rêvait pour Fourvière, et ne rédigera pas « cet ouvrage sur Jésus-Christ qui [lui] eût été cher entre tous »¹².

- 2 En 1926, date de réouverture¹³ du scolasticat sur la colline de Fourvière, l'Église catholique de France est en lutte contre le « Kartel »¹⁴ qui représente tout ce qu'elle abhorre, la libre pensée, la franc-maçonnerie, la « gauche », la laïcité, l'héritage des Lumières, bref, ce contre quoi elle a, dans le dernier quart du XIX^e siècle, édifié une contre-société. Et, dans cette citadelle qui tente alors une « sortie », des théologiens, jusque-là contraints par les conséquences de la crise moderniste à s'appuyer sur le rempart du « thomisme »¹⁵, essaient timidement de s'en écarter en mettant la foi « au niveau de l'histoire »¹⁶. Certes, il n'existe pas à Fourvière de contrepoint au manifeste programme de Chenu pour le Saulchoir¹⁷. En dépit d'un héritage souvent considéré comme pesant, il est pourtant possible de parler de figures marquantes, de réseau informel, d'outils (la revue *Recherches de science religieuse* [RSR], les collections « Sources chrétiennes » et « Théologie ») et d'une orientation commune : le retour aux sources du



christianisme et aux Pères de l'Église. Le « génie » des Pères, aux yeux de ces hommes, est d'avoir posé des antinomies en Dieu, d'avoir montré que le Dieu des chrétiens n'est pas réduit à l'Être suprême – avec des attributs – de la philosophie grecque, mais qu'il est d'abord la transcendance de l'Amour. Or, ceci, l'Église catholique nourrie par les travaux des néo-thomistes ne le dit plus assez selon eux. De parentés reconnues et de convergences enrichies pendant leur temps de formation, émerge, quelques années durant, une « école ». Mais, à peine sortie des eaux, Fourvière est balayée par une vague de mesures d'autorité. C'est par cette crise qu'il faut commencer pour saisir les principaux termes d'un problème, théologique et ecclésiologique, qui déborde largement le scolasticat lyonnais.

Fourvière condamnée (1949-1952)

- 3 L'événement confronte l'observateur à des obstacles de langage : « crise », « école », « théologie nouvelle », autant d'expressions polémiques qui ne concernent d'ailleurs pas la seule Fourvière... La difficulté est accrue par le fait qu'une option théologique est visée, mais que ses tenants ne peuvent accepter d'être victimes d'un procès en hétérodoxie¹⁸.

Drame en quatre actes

- 4 Les trois coups n'ont pas encore sonné lorsque Pie XII met en garde les jésuites contre une imprécise « nouvelle théologie » à l'occasion de la congrégation générale qui préside à l'élection de Jean-Baptiste Janssens. De 1946 à 1949, le nouveau préposé général donne des gages rassurants¹⁹ aux théologiens de la Compagnie tout en manifestant une inquiétude quant à l'enseignement délivré dans les scolasticats belges²⁰ et français. La partie se joue en coulisse. Une censure romaine préalable est imposée à toute pièce s'inscrivant dans une controverse théologique ; quatre ouvrages publiés par des hommes de Fourvière sont relus par des « superréviseurs »²¹ (Rondet, *Problèmes pour la réflexion chrétienne*²² ; Bouillard, *Conversion et grâce chez*



*Saint Thomas*²³ ; Lubac, *Surnaturel*²⁴ ainsi que *De la connaissance de Dieu*²⁵), et les « tracts anonymes » – l'expression vise des textes teilhardiens qui circulent à Fourvière comme à Vals – soumis à une recherche rigoureuse²⁶. Rideau.

5 Au premier acte, Rostan d'Ancezune, successeur de Décisier à la tête de la province de Lyon²⁷, reçoit une mise en garde « contre la gravité de certaines tendances et positions doctrinales de plusieurs professeurs » de Fourvière²⁸.

6 Son séjour romain est suivi de la visite du père Dhanis, professeur à la Grégorienne et à Louvain. Les scènes de l'acte deux sont rythmées par les mises à pied de cinq jésuites : de Lubac, dont la lettre de démission de la direction des *RSR* arrive sur le bureau du provincial le jour même où Janssens la demande²⁹ ; Delaye, à qui tout enseignement est retiré après l'interdiction de son ouvrage *Qu'est-ce qu'un catholique ?* ; suivent trois autres professeurs (Bouillard, Ganne et Durand) accusés, sans précision, d'avoir formulé des « théories spécieuses mais suspectes et même erronées sur des points essentiels du dogme »³⁰. L'événement de l'acte trois, la publication de l'encyclique *Humani generis*, met un terme aux velléités de rébellion ouverte amorcées durant l'été sur la colline lyonnaise. Il n'est plus envisageable de se réclamer d'une autorité « mieux informée »³¹, Louisgrand, recteur de Fourvière, en fait les frais aux pieds de Pie XII³². Les catacombes aussi sont exclues. Au dernier acte, une lettre du préposé général donne ordre de se conformer absolument aux « textes du magistère ». Ce pseudo-syllabus est un geste unique dans l'histoire de la congrégation :

Aussi bien la Compagnie n'avait jamais mérité dans le passé, d'être atteinte de plein fouet par une encyclique doctrinale. [...] Il s'agit de la prunelle de nos yeux [...] c'est l'intégrité de notre foi catholique, et notre fidélité au Pape, – l'essence même de nos devoirs sacerdotaux et religieux, – qui sont en cause.³³



7 Le dossier d'accusation distingue trois registres. D'abord une réaction contre la relativisation de la raison et du langage scripturaire et théologique. Il n'est pas possible de mettre en doute ou d'atténuer l'idée que des arguments rationnels peuvent démontrer d'une part l'existence d'un Dieu personnel, d'autre part la crédibilité de la foi chrétienne. Seraient visés³⁴ les pères Bouillard³⁵, de Lubac³⁶, Le Blond³⁷, Huby³⁸ et Léon-Dufour³⁹. Ensuite une défense de la scolastique. Il n'est pas possible de contester les principes de cette philosophie, ni ses ressources, ni ses principales assertions⁴⁰ (référence aux banderilles de Daniélou⁴¹ et aux allusions de Fessard⁴²) ; Janssens énumère les doctrines philosophiques incompatibles avec le dogme (idéalisme – donc hégélianisme, précise-t-il –, existentialisme, et autres philosophies du « sujet ») ; il regrette qu'une théologie positive, s'appuyant sur la Bible et la Tradition, puisse devenir une arme contre l'héritage de la théologie scolastique. Enfin une justification des concepts contenus dans les formulations dogmatiques. Il n'est pas possible d'affaiblir la teneur des énoncés suivants : la « liberté de la création » (Durand⁴³), la « création immédiate de l'âme humaine » et l'origine monogénique de l'homme (Teilhard⁴⁴), la « gratuité de l'ordre surnaturel » (Lubac⁴⁵, Bouillard⁴⁶), le « péché originel » (Delaye⁴⁷) et la notion de péché en général (Montcheuil⁴⁸), la « présence réelle » et la « transsubstantiation » (Montcheuil⁴⁹, Durand et Delaye⁵⁰), la notion de « corps mystique » (Lubac⁵¹).

8 Un exemple traverse ces trois sphères, celui de la « transsubstantiation ». Il permet de saisir la mise à l'écart d'Alexandre Durand – condamné sans avoir rien publié. Blondélien et ami de Valensin, Durand a frappé l'esprit des scolastiques du « petit cours » parce qu'il refusait de leur parler de « transsubstantiation ». Cet ancien professeur de philosophie expliquait que puisqu'on ne savait pas définir la « substance », il valait mieux remplacer cette catégorie essentielle du thomisme par une autre. En s'appuyant sur une tradition augustinienne, il usait du terme « transfinalisation »⁵², c'est-à-dire un changement de sens et



de fonction du pain et du vin. Adossé à l'encyclique, le préposé général voit dans ce genre de propos une pente menant droit au « symbolisme ». Il rappelle la représentation du mystère eucharistique sanctionnée par le concile de Trente en défendant la notion de « substance »⁵³.

Le faisceau romain

- 9 En tête de la charrette, de Lubac se défie des plus hautes autorités de son ordre trop sensibles, selon lui, aux sirènes de délateurs. Ainsi écrit-il au provincial que le préposé général « a fait plusieurs fois à ces calomnies un accueil étrangement empressé, et pris de graves mesures en conséquence alors qu'il lui eût été extrêmement facile de s'enquérir de la vérité »⁵⁴. Il adhère à l'acte du magistère⁵⁵, en fils obéissant de l'Église⁵⁶, mais critique de façon hautaine⁵⁷ les théologiens qui ont provoqué les mesures et orienté l'interprétation des textes magistériels :

[Ces hommes] sont surtout les témoins de la décadence dont souffrent aujourd'hui les universités romaines ; décadence à laquelle Pie XI avait tâché de porter remède, et qui n'a fait que s'accroître depuis. Ils sont forts ignorants, non pas seulement des objections, des problèmes et des besoins d'aujourd'hui, mais des choses les plus classiques. D'où, perpétuellement, des contresens énormes, et vraiment imprévisibles. Et c'est au moment de cette décadence qu'ils veulent, d'autre part, s'imposer à tous dans l'Église comme les leaders d'une sorte de « parti unique ».⁵⁸

- 10 Des jésuites apparaissent au cœur de l'entreprise visant Fourvière. Pour de Lubac, qui parle de « cabale »⁵⁹, le fait ne souffre pas le doute. Boyer et de Broglie, conseillers habituels du préposé général et censeurs pour ce qui le concerne, en seraient. Le premier, secrétaire général de l'académie Saint-Thomas-d'Aquin, participe à presque tous les congrès romains⁶⁰ ; il a attaqué *Surnaturel* en 1947⁶¹, aurait refusé toute tentative de discussion directe avec de Lubac et pourrait être l'un des rédacteurs de l'encyclique⁶². Le second, rival désigné, est professeur de théologie fondamentale à l'Institut catholique de Paris ; en 1948, son cours à la semaine théologique de la Grégorienne visait de



Lubac⁶³, et c'est à lui que songe Janssens pour faire partie du nouveau comité de direction des *RSR*⁶⁴. D'autres noms des « Nôtres » (jésuites) sont avancés : Tromp, Spedalieri, Bea, confesseur de Pie XII.

11 En dehors des rangs de la Compagnie, les forces d'opposition à Fourvière, faisceau plutôt que réseau, sont connues. Monseigneur Parente⁶⁵, qui reviendra de ses positions après le concile⁶⁶, Garrigou-Lagrange, professeur à l'Angelicum⁶⁷, Monier, supérieur du séminaire français, dom de Saint-Avit, bénédictin de Saint-Paul-hors-les-Murs⁶⁸ et Cordovani. L'abbé Journet, qui dans l'intimité de sa correspondance avec Maritain dévoile un complexe intellectuel devant ces jésuites⁶⁹, parle lui aussi d'une « école de Fourvière » opposée au « traditionalisme doctrinal »⁷⁰ et contre laquelle il faudrait sauver la théologie catholique.

12 Il y a un épilogue à ce drame, l'existence de Fourvière est menacée⁷¹. Louisgrand et Jacquet, *socius* du provincial, s'inquiètent de l'attitude de certains maîtres consistant à entraîner leurs cadets dans une forme de résistance⁷². Un premier projet de lettre d'obéissance n'aboutit pas au printemps 1951⁷³, échec qui menace l'ordination de scolastiques⁷⁴. Des changements sont opérés « dans le personnel »⁷⁵ durant l'été : Ravier et Pegon succèdent à d'Ancezune et Rondet. La maison n'échappe à la fermeture que par une double adresse de soumission rédigée par... Rondet et de Lubac⁷⁶, revue par Fontoynt et Ravier, amendée par Janssens⁷⁷, signée par tout le corps professoral passé et présent⁷⁸. Le préposé général demande d'interpréter son approbation de la dernière version « comme l'autorisation de commencer les cours »⁷⁹. Ils reprennent le 6 octobre. Brisé, Louisgrand quitte Fourvière en décembre 1952. Jacques Sommet le remplace au pied levé⁸⁰. Guillet, fraîchement nommé en théologie fondamentale, remplace Pegon comme préfet des études et prend la direction de la collection « Théologie » tenue par Mollat depuis le départ de Bouillard⁸¹. Une génération est passée.



Les « Athéniens du monde moderne »⁸² (1926-1949)

- 13 Il n'est pas de rigueur d'avoir recours au futur antérieur pour authentifier un effort collectif ; l'atout pédagogique ne doit pas voiler le risque méthodologique. Une orientation commune de volontés et d'intelligences a existé à Fourvière, elle a connu des productions indéniables. Mais la réalité à approcher fut à la fois en deçà du « mythe », et ailleurs.

Une « boîte capitonnée »⁸³

- 14 Ore Place était un des scolasticats en vue de la Compagnie, son transfert en France en juillet 1926 est l'occasion pour le préposé général de décerner à l'institution le titre de *Collegium Maximum*. Jean Costa de Beauregard veut en profiter pour rompre avec une mentalité insulaire acquise dans les décennies d'exil⁸⁴, mais le provincial de Lyon entrave bien vite le mouvement de mitigation par crainte de voir scolastiques et professeurs se perdre dans les ministères⁸⁵, et il s'en faut que les contenus changent dans ces disciplines axiales que sont l'apologétique et la théologie dogmatique. Ce qui est cherché dans l'Écriture ou dans la Tradition, c'est la confirmation d'un dogme formulé ou l'illustration d'un enseignement moral. La foi est envisagée d'abord comme un assentiment aux vérités révélées par Dieu selon l'enseignement de l'Église.
- 15 Bouillard, après Montcheuil⁸⁶, se désolera de la réduction du rôle de théologien au recueil méthodique d'une doctrine⁸⁷.
- 16 L'enseignement se fonde sur deux piliers : structurer la pensée et accumuler une réserve de savoir. Chaque scolastique arrivant à Fourvière reçoit un exemplaire du « Denzinger », « recueil de Symboles, Définitions et Déclarations sur les choses de la foi et des mœurs », qu'il conserve durant les quatre années de son théologat. Le volume suit l'ordre chronologique des documents du magistère, mais une table systématique en fin de volume l'apparente à un ensemble de thèses. Dès la fin des années trente, le dominicain Chenu a critiqué le caractère artificiel du procédé et des arguments⁸⁸. Nombre de jésuites lyonnais



l'approuveraient. Journet déplorera le fait que pour les théologiens de Fourvière, le « Denzinger » soit « un livre d'images »⁸⁹. Le problème est double, de contenu et d'usage⁹⁰.

17 Le cours est donné en latin. Les thèses sont présentées selon les règles classiques de l'apologétique : un exposé des principaux points de doctrine et une réfutation des différents arguments contradictoires. Le maître, lié par le serment antimoderniste, doit commenter les œuvres des auteurs canoniques. Le contrôle consiste à rapporter ce qui est pris sous la dictée. La sanction intervient lorsque le scolastique entend faire preuve d'esprit critique, Léon-Dufour est ainsi recalé à son examen de première année⁹¹, ce qui lui vaut de suivre ensuite l'enseignement du « petit cours ». Le grand oral de fin d'études se déroule devant quatre professeurs (plus un président), le latin est la langue d'expression pendant les deux heures d'examen. Le candidat défend quatre « propositions » parmi les soixante du programme qui couvre l'ensemble de l'apprentissage philosophique et théologique. Ainsi, la moitié de la quatrième année est consacrée au mieux à l'élaboration d'une synthèse, au pire à un bachotage intensif.

18 Parmi les maîtres, le dogmaticien Gaston Salet illustre la permanence. Du milieu des années trente⁹² à la fin des années soixante⁹³, sa christologie n'est que reprise explicite de la « doctrine traditionnelle » sur laquelle s'élabore un discours spiritualisant. En exégèse, les quelques audaces « non conformistes » de Burdo⁹⁴, puis de Pautrel⁹⁵ et de Mollat, sont atténuées par le classicisme de leur théologie⁹⁶, et par méconnaissance des théories exégétiques développées en Allemagne. La réputation du canoniste Lucien-Brun est celle d'un esprit pieux mais timoré. Quant à la théologie morale de Galtier, elle ressemblerait à un conservatoire.

19 Le fonctionnement de l'école, où ne doit pas entrer « la poussière des chemins du monde »⁹⁷, est garanti par une discipline stricte. La lettre de Ledochowski sur « la formation des scolastiques »⁹⁸ répond à l'affaire Méry, écarté en 1930 pour manquement à l'observance⁹⁹. En mai 1932, le



préposé général réitère ses instructions concernant la piété et le travail intellectuel. Quatre ans plus tard, il désigne René Arnou comme visiteur des scolasticats français pour des raisons de « discipline religieuse »¹⁰⁰. En avril 1944, Décisier remet à la curie généralice une note : « Remèdes institutionnels » à apporter aux « tendances mauvaises »¹⁰¹. En 1947 encore, les provinciaux éprouvent le besoin de rappeler la règle commune¹⁰². Ces interventions répétées de l'autorité sont autant de signes d'échec ponctuant le quart de siècle.

Affinités électives des cohortes nouvelles

- 20 Dans le souvenir de Joseph Moingt, le Fourvière de l'après-guerre a des allures de « citadelle de chrétienté », mais, contrairement aux années trente, il règne alors « un esprit d'ouverture et de liberté intellectuelle tel qu'on ne souffrait pas de claustration »¹⁰³. Que s'est-il passé ? Si l'on suit la thèse d'Étienne Fouilloux, Fourvière a bénéficié du labeur de quatre cohortes¹⁰⁴ de philosophes et théologiens, animés par « une commune réaction à la formation reçue dans les scolasticats de la Compagnie » et par « une semblable appréciation du défi religieux à relever pour se faire entendre du monde ambiant »¹⁰⁵. Dans le rôle-titre, bien qu'il s'en défende, de Lubac n'est pas contestable¹⁰⁶, héritier, élève brillant, chef de file et maître.
- 21 Héritier, car tout ne commence pas avec Fourvière. L'œuvre de Prat, de Rousselot, de Bouvier, de Grandmaison¹⁰⁷, des frères Valensin, de Lebreton¹⁰⁸ précède et accompagne ce qui se passe dans le foyer lyonnais. Successeur de Grandmaison à Ore Place, Joseph Huby fonde et dirige (1924-1948) la collection « Verbum Salutis », où il publie les travaux les plus significatifs¹⁰⁹, parmi lesquels l'ouvrage posthume de Grandmaison : *Jésus-Christ*¹¹⁰. Suspecté pour avoir soutenu les thèses de Rousselot connues sous le nom des « yeux de la foi »¹¹¹, Huby avait dû abandonner l'enseignement de la théologie pour celui de l'Écriture sainte. À Fourvière, il occupe la chaire d'exégèse du Nouveau Testament jusqu'en



1938, un temps épaulé par Stanislas Lyonnet (1934-1935), avant que celui-ci ne rejoigne le Biblicum¹¹².

22 C'est un quintette (Lubac, Fessard, d'Ouince, Montcheuil, Hamel), décidé à jouer une partition différente de celle qu'on lui a assénée à Jersey, que Joseph Huby accueille. Sur la frange des cours donnés en philosophie, ils ont élaboré « un véritable enseignement parallèle »¹¹³. Leurs auteurs de prédilection furent Thomas d'Aquin, Augustin, Bonaventure, Plotin, Lachelier... et, bravant l'interdit, ils se sont frottés aux idées de Rousselot, de Maréchal¹¹⁴ et de Blondel. Au sein de l'académie de théologie de Fourvière, Huby inspire ces hommes pour la plupart mûris par une guerre qui a retardé leurs études. Il encourage de Lubac à aborder le problème du surnaturel, revisitant la tradition thomiste.

23 La pente de ce travail théologique accompli dans le prolongement de la philosophie blondélienne¹¹⁵, à l'heure de la crise de l'Action française, est peu appréciée par de Boynes, assistant de France. La rumeur court qu'il aurait présenté de Lubac comme un « chef de "bande" »¹¹⁶. Celui-ci obtient le renouvellement de la confiance du provincial, mais le fait est qu'il ne sera jamais destiné à l'enseignement des « Nôtres », pas plus que Fessard ou Montcheuil d'ailleurs. Nommé successeur d'Albert Valensin à la faculté de théologie de Lyon, de Lubac s'adonne à la lecture systématique des Pères en 1929. À Fourvière, où il ne donnera qu'une poignée de cours, il exerce une influence pendant vingt ans¹¹⁷. Il fait valoir des dons de meneur de jeu et entreprend de « nous distribuer à tous, fiches et citations ». Nous ? C'est, selon Balthasar, un « groupe, beau, décidé et téméraire »¹¹⁸ qui se lance dans la patrologie. Cette découverte est garantie par l'arrivée de Fontoynont¹¹⁹. La monographie d'Étienne Fouilloux sur la genèse de la collection « Sources chrétiennes » a révélé l'enjeu théologique de l'entreprise : rappeler que le message chrétien a pu s'exprimer dans des catégories philosophiques différentes de celles d'Aristote baptisées par Thomas d'Aquin¹²⁰.



24 Le discret Fontoynont, membre de la première cohorte, a beaucoup sacrifié à la formation méthodologique des étudiants. Avec Joseph Bonsirven, il ouvre ses auditeurs à l'apport rabbinique et talmudique. Guillet lui dédicacera ses *Thèmes bibliques*¹²¹. Nommé préfet des études en 1932, Fontoynont reprend le programme de réforme mis au point trente ans plus tôt par Grandmaison¹²². Il bénéficie d'un contexte favorable. La Compagnie essaie d'appliquer la réforme romaine des études ecclésiastiques *Deus Scientiarum Dominus* (1931). La nouveauté est l'instauration du « séminaire » – initiation au travail scientifique – et l'ouverture des bibliothèques aux scolastiques. Ledochowski présente à l'essai une nouvelle *Ratio* le 31 juillet 1941. Rondet, successeur de Fontoynont, participe à l'effort¹²³. Faute d'engouement de la part des enseignants¹²⁴, le projet s'enlisera en partie¹²⁵, mais des résultats n'auront pas manqué. À la fin des années trente, Lebreton se félicite de la « collaboration » de Fourvière avec les *RSR*, celle de professeurs (du Manoir, Rondet, Pautrel ; il ajoute à la liste Lubac comme Huby) et celle de scolastiques (Mondésert, Balthasar, de Leusse...) ¹²⁶.

25 C'est à de Lubac que songe Lebreton pour lui succéder en 1946. L'intéressé accepte, après avoir fait valoir le désir d'obtenir latitude entière pour rendre la revue « plus adaptée aux besoins intellectuels d'aujourd'hui »¹²⁷. Figure de proue, il ne se contente pas d'attendre que des scolastiques viennent frapper à sa porte pour lui soumettre une idée de recherche ou un jeu d'épreuves à corriger¹²⁸. De passage au scolasticat de Vals en 1943, il est impressionné par un petit groupe de travail « hégélien » (Martelet, Guervel, Tézé, Gauvin)¹²⁹. Il offre les colonnes des *RSR* à cette jeunesse. Léon-Dufour publie « Grâce et libre-arbitre chez saint Augustin », avec cette formule qui participe du débat sur le désir naturel de voir Dieu : « La créature, dans son fond propre est accueilance. » Moingt donne plusieurs livraisons d'une étude sur Clément d'Alexandrie¹³⁰. Bientôt sont ouvertes les portes de « Théologie ». Publiée « sous la direction de la Faculté de théologie S. J. de Fourvière », la



collection fondée par Lubac, Fontoynont, Rondet, Chaillet et Bouillard, se propose de donner une profondeur historique aux réponses catholiques dans les débats théologiques¹³¹.

- 26 Historien, « apologiste de la Tradition »¹³², de Lubac se heurte à ces jeunes pousses dans la mesure où, tout en portant une attention aux problèmes du présent, il considère que les questions philosophiques doivent se régler dans la foi : « Je cherche toujours à ramener, et quelquefois assez rudement, aux sources traditionnelles et aux données classiques ceux qui paraissent trop épris de pensée “moderne”. J’aime la Tradition de l’Église, dans son unité si riche. »¹³³ L’approche ne semble pas pleinement satisfaire Moingt, qui s’attelle à son grand œuvre sur Tertullien avec des catégories hégéliennes, ou Martelet qui se plongera dans l’anthropologie de Feuerbach et de Marx. Fessard, licencié en philosophie et auditeur des cours de Kojève à l’École pratique des hautes études au milieu des années trente¹³⁴, paraît mieux à même de saisir cette aspiration à une autre confrontation avec l’athéisme contemporain¹³⁵. Rédacteur aux *Études* et secrétaire des *RSR* depuis 1934, Fessard n’enseigne pas à Fourvière, mais il réside temporairement à Lyon durant la guerre et lance avec Pierre Chaillet le premier *Cahier clandestin du Témoignage chrétien*¹³⁶. Au moment de la crise, il devra lui aussi quitter la rédaction des *RSR*, mais son influence continuera de s’exercer depuis les *Études*.

Faille politique entre Rome et la capitale des Gaules

- 27 La question « politique » n’est probablement pas étrangère aux accusations portées contre Fourvière, explique Rondet au préposé général au printemps 1946¹³⁷. L’affaire de l’Action française a impliqué Garrigou-Lagrange¹³⁸ ou de Broglie, quand les blondéliens menaient l’offensive contre le camp maurrassien¹³⁹. Les engagements pris dans la guerre accroissent le malaise. Fourvière, unique théologat pour les quatre provinces, a fait classe comble : cent soixante scolastiques peu sensibles aux thèses de la Révolution nationale. Dans la mémoire vive de la Compagnie, Lyon est



le bastion qui a sauvé l'honneur¹⁴⁰. Rome (la curie généralice, la Grégorienne, l'Angelicum) est-elle susceptible d'en prendre ombrage ? Cordovani est connu pour ses bonnes relations avec l'État italien fasciste¹⁴¹, et Fourvière ne voit pas du meilleur œil le maintien à la curie généralice d'hommes, tel de Boynes¹⁴², qui ont soutenu Vichy. La complexe question du rapport avec les marxistes vient grossir le trait de la ligne de démarcation. Ganne et de Lubac sont l'objet d'accusations sans fondement. Mais si le second est rétif à tout engagement dans la cité¹⁴³, le premier se mobilise « jusqu'à la défense risquée de la laïcité ou de la justice sociale »¹⁴⁴. Ganne a peu publié lorsqu'il est écarté de l'enseignement¹⁴⁵ ; le seul avertissement reçu fut lié à une réaction contre un acte d'allégeance de Boynes à Pétain, ce qui fait dire au suspect : « Ce document est-il toujours en vigueur et touche-t-il à des points essentiels du dogme ? »¹⁴⁶. Derrière l'ironie douce amère, une question est posée : en quoi les options philosophiques et théologiques informent-elles les engagements politiques majeurs ? Que l'influence blondélienne ait poussé à la lutte contre le nationalisme intégral (Action française), contre le racisme ou l'idolâtrie de l'État (fascisme, nazisme, communisme) et ouvert la voie de la « résistance spirituelle » ou d'une résistance active, cela ne fait pas de doute. La condition n'était cependant ni nécessaire, ni suffisante.

- 28 Alors, une école théologique ? Balthasar s'est étonné « de la façon dont a pu être inventé un tel mythe pour la pauvre Fourvière »¹⁴⁷. Et pourtant, son *Essai sur la philosophie religieuse de Grégoire de Nysse* ne s'inscrit-il pas précisément dans cette redécouverte du platonisme des Pères, centré sur le « Verbe de Dieu » et sur sa présence de « Vivant » au milieu des hommes, entraînant une « théologie de l'image »¹⁴⁸ ? De Lubac repousse le terme d'« école » dès 1947¹⁴⁹, en faisant valoir qu'il n'a proposé ni plan ni programme. En revanche, à plusieurs reprises il use de celui de « doctrine » pour qualifier sa pensée, et il dénonce « une certaine école contemporaine » qui s'est éloignée de l'esprit de Thomas d'Aquin pour désigner ses adversaires à l'heure



de *Surnaturel*. L'un des enjeux du débat est celui du hiatus entre la nature et le surnaturel. Poser une coupure, c'est ne pas rendre compte du thème patristique de l'homme « image » de Dieu¹⁵⁰. Et écrire cela, c'est vouloir dire deux choses : la théologie chrétienne doit s'articuler autour de Jésus-Christ, homme et Dieu, donc d'une christologie à formuler ; les Pères de l'Église ont quelque chose d'unique à apprendre aux contemporains. Sur le second point, des thomistes « orthodoxes » ne pouvaient rester sans réagir. Sur le premier, des censeurs scrupuleux ne manquaient pas de penser que tout un système pouvait vaciller : la notion de péché, les sacrements... Sans doute une spécificité s'est vécue et pensée à Fourvière, avec des moyens hétéroclites et relativement pauvres¹⁵¹.

- 29 En 1952, le théologat de Fourvière paraît en piteux état : corps professoral épuré et apeuré, scolastiques détachés, méthodes d'enseignement déconsidérées, il ne sera plus possible de parler d'« école ». Vingt ans plus tard, quand les portes ferment, l'identité même du « jésuite » est en question. Entre les deux orages, une embellie nourrit pourtant de fortes espérances. Vatican II encourage le retour à l'Écriture et aux Pères ainsi que le contact avec les théologies protestantes et les philosophies contemporaines. À cette heure, le clivage au sein de la Compagnie ne paraît plus tant entre les Français – c'est-à-dire Fourvière, même si certains professeurs étaient suspectés à Enghien ou à l'Institut catholique de Paris – et les « autres », qu'entre deux générations de théologiens. La première est encore hantée par la réaction antimoderniste, son référentiel reste le thomisme – qu'elle décline ou contourne – ; la deuxième a moins de comptes à régler avec la théologie traditionnelle, elle ne pose plus le rapport science/dogme dans les mêmes termes, elle semble plus sûre d'elle-même pour rendre compte de la foi au Christ par-devant la rationalité critique du temps. Mais elle est plus composite que la première, elle se divise sur le statut à accorder aux philosophies de la modernité, et son effort « herméneutique » laisse insatisfaits



30 nombre d'étudiants pour qui la théologie elle-même ne fait plus sens face aux sciences humaines.

Passant au-dessus de la crise des années 1965-1980, le débat autour de *Surnaturel* a retrouvé une actualité lors du colloque organisé par l'institut Saint-Thomas-d'Aquin à Toulouse en mai 2000. Les thomistes contemporains ont évité de souligner les ruptures au sein des héritiers de l'« école » de Fourvière pour mieux justifier le caractère incontournable de la métaphysique scolastique¹⁵², seule garante d'une orthodoxie sans faille. Dans le champ encore en friche de « l'interreligiosité », le père Cottier, conseiller du pape, a eu recours au concept de « nature pure »¹⁵³ pour démonter les thèses du jésuite Jacques Dupuis qui explore les voies d'une « théologie chrétienne du pluralisme religieux »¹⁵⁴. Cette intervention s'inscrit dans le contexte défini par l'encyclique *Fides et Ratio* (1998), document pontifical qui fait craindre à certains une « dogmatisation de plus en plus raffinée » du magistère romain¹⁵⁵. Cela posé, les théologiens français sont moins directement visés par Rome que leurs confrères allemands ou anglo-saxons¹⁵⁶. Le centre de gravité de la réflexion théologique catholique s'est déplacé depuis le tremblement de terre de 1950.

Notes

1. J. Huby, *Saint Paul. Les Épîtres de la captivité (traduction et commentaire)*, Paris, Beauchesne (Verbum Salutis), 1935, p. 145 et p. 150-190. Voir aussi R. d'Ouince, « Le père J. Huby », *Études*, octobre 1948, p. 78.
2. F. Bertrand, *Mystique de Jésus chez Origène*, Paris, Aubier (Théologie), 1951, 157 pages.
3. B. Sesboüé, « Une problématique nouvelle en christologie », *Études*, août-septembre 1975, p. 277-299.
4. Dans l'édition de 1962, seule apparaît une entrée « Jésus (nom de) ».
5. X. Léon-Dufour, *Dieu se laisse chercher*, Paris, Plon, 1995, p. 87-90.
6. P. Ganne, *Qui dites-vous que je suis ? Leçons sur le Christ*, textes présentés par L. Fraisse, Paris, Le Centurion, 1982, 172 pages. Voir aussi la conclusion d'*Appelés à la liberté*, Paris, Cerf (Cultures et foi), 1974, p. 77.



7. J. Guillet, *Jésus-Christ hier et aujourd'hui*, Paris, DDB (Christus), 1964, et *Jésus-Christ dans notre monde*, DDB (Christus), 1974, 256 pages. Voir aussi « Le Christ et l'avenir. Méditation pour le temps de l'Avent », *Études*, décembre 1970, p. 735-751.
8. J. Moingt, *L'Homme qui vient de Dieu*, Paris, Cerf, 1993, p. 9.
9. B. Sesboüé, « Le mouvement de la christologie », *Études*, février 1976, p. 257-281.
10. B. Sesboüé, *Pédagogie du Christ. Éléments de christologie fondamentale*, Paris, Cerf (Théologies), 1994, 237 pages. Voir surtout *Jésus-Christ, l'unique médiateur*, 2 tomes, Paris, DDB, 1988 et 1991
11. Confiance à Maritain en 1967, lors de la parution de *La grâce du Christ* : « Votre livre me rappelle que, il y a une vingtaine d'années, nous avions désiré, à Lyon, fonder une modeste société d'études christologiques. Mais les courants portaient ailleurs... et aujourd'hui, hélas,... (Mais je ne perds pas confiance) » (lettre de Lubac, 11 juillet 1967, archives Kolbsheim).
12. H. de Lubac, *Mémoire sur l'occasion de mes écrits*, Namur, Culture et Vérité, 1992 (2^e édition), p. 151.
13. Les jésuites se sont établis à Fourvière en 1841, pour y donner des retraites. Le théologat occupa les bâtiments une première fois en 1858, puis de 1897 à 1901, date à laquelle la loi sur les associations les contraignit à l'exil.
14. D. Avon, *Paul Donceœur, S. J. Un croisé dans le siècle*, Paris, Cerf, 2001, p. 137-152.
15. É. Fouilloux, *Une Église en quête de liberté*, Paris, DDB (Anthropologiques), 1998, 325 pages.
16. Entretien avec G. Martelet, Argenteuil, 4 juillet 2002.
17. M.-D. Chenu, *Une école de théologie : le Saulchoir* (1937), Paris, Cerf, 1985, p. 85, 93, 100, 122.
18. J. Moingt, « La mémoire de la crise », intervention au centre Sèvres, 19 octobre 1995, 5 pages dactylographiées.
19. Lettre de Rondet à d'Ancezune, 28 octobre 1950, archives françaises de la Société de Jésus (AFSJ), M Ly, 144/5. Lubac insiste sur ce point (lettre à d'Ancezune, 1er juillet 1950, *ibid.*) ; voir « Notes prises au jour le jour », Rome, septembre-octobre 1946, AFSJ, M Ly, 144/2, et *Mémoire...*, p. 61-63 et p. 253.
20. *Acta Romana*, vol. XI, p. 480-489.
21. Des copies de ces « informations » se trouvent dans le dossier « Fourvière », AFSJ, M Ly, 144/4e.
22. H. Rondet, *Problèmes pour la réflexion chrétienne. Le péché originel. L'enfer et autres études*, Paris, Spes, 1945, 219 pages, qui



comprend un article paru dans *Cité nouvelle*, « Croyons-nous encore au péché originel ? »

23. H. Bouillard, *Conversion et grâce chez saint Thomas d'Aquin*, Paris, Aubier, 1944. Cette thèse romaine, soutenue à Fourvière, est alors jugée orthodoxe par Boyer même s'il ne prend pas à son compte les conclusions. Les corrections, effectuées à sa demande, ne concernent pas des points ensuite soulevés par Garrigou-Lagrange et consorts (lettre de Rondet – le second lecteur de la thèse – à d'Ancezune, 28 octobre 1950). Voir aussi H. de Lubac, *Mémoire...*, p. 198-200.

24. H. de Lubac, *Surnaturel. Études historiques*, Paris, Aubier, 1946, 498 pages. Réactions et recensions dans *Mémoire...*, p. 63, 135-136, 200-226, 262-267.

25. H. de Lubac, *De la connaissance de Dieu*, Paris, Éditions du Témoignage chrétien, 1948 (2^e édition revue et augmentée).

26. Lettre de Décisier aux supérieurs de la province, 12 avril 1947, AFSJ, M Ly, 102/2.

27. Lettre de Décisier, 26 juillet 1949, *ibid.*

28. Janssens fait référence à cette entrevue dans une lettre du 15 mars 1950, AFSJ, M Ly, 144/2.

29. Lettre de Janssens à d'Ancezune, 15 mars 1950, AFSJ, M Ly, 144/2. Janssens, dans une lettre du 17 juillet 1949, avait déjà formulé l'idée d'un « changement souhaitable de la direction de la Revue ».

30. Lettre de Janssens à Louisgrand, 26 juin 1950, AFSJ, M Ly, 102/2.

31. Lettre de Décisier (qui cite une lettre de Durand) à d'Ancezune, 17 juillet 1950, AFSJ, M Ly, 144/5.

32. Entretien avec P. Aubin, Paris, 5 juillet 2002. Voir aussi J. Guillet, *Habiter les Écritures. Entretiens avec Ch. Ehlinger*, Paris, Le Centurion, 1993, p. 193.

33. Lettre de Janssens aux provinciaux de l'assistance de France, 11 février 1951, AFSJ, M Ly, 144/5.

34. Le conditionnel s'impose. Ni l'encyclique ni la lettre de Janssens ne citent des noms de jésuites. Ceux-ci sont avancés par les acteurs-observateurs du moment, dans leurs correspondances ou notes.

35. H. Bouillard, *Conversion et grâce...* Ce qui pose problème pour les « informateurs » de mars 1950, ce n'est pas seulement la formule : « Une théologie qui ne serait pas actuelle serait une théologie fausse » (p. 219), mais le risque de relativisation de catégories philosophiques dont dépend le dogme (p. 220-221).

36. H. de Lubac, « Le problème du développement du dogme », *RSR*, 1948, p. 132-160. Dans un rapport au préposé général (8 septembre 1952), de Lubac voudra démontrer que ces lignes sont « calomnieuses ».



Janssens dira ne pas l'avoir lu (entrevue du printemps 1953) et le problème se reposera lorsque Dhanis, alors préfet des études à la Grégorienne, proposera deux *vota* reprenant dans ces termes les accusations pour que ces « erreurs » soient condamnées par le futur concile (lettre de Lubac à ses supérieurs, 28 novembre 1961, AFSJ, M Ly, 144/5). *De la connaissance de Dieu* semble aussi visé par la lettre de Janssens, notamment quelques affirmations « augustinienne » (p. 12 et p. 50-51). De Lubac se défendra contre les accusations de « fidéisme » (*Mémoire...*, p. 81 et p. 311-312).

37. J. -M. Le Blond, « L'Analogie de la Vérité. Réflexions d'un philosophe sur une controverse théologique », *RSR*, t. XXXIV, 1947, p. 133.

38. Huby a recensé l'ouvrage de R. Aubert qui reprend les thèses de Rousselot sur les « yeux de la foi » (*RSR*, 1947, p. 470). Il aurait reçu un *miramur* à la suite de ce bulletin, et aurait été critiqué par Monseigneur Parente (*Doctor communis*, t. I, 1948, p. xx). En 1945, de Boynes, alors vicaire général, avait refusé de donner à Huby une autorisation de publier des articles traitant cette question (voir H. de Lubac, *Mémoire...*, p. 186).

39. Référence (p. 8 de la lettre) à un compte-rendu paru dans les *Études* en 1950. Léon-Dufour, alors professeur à Enghien, enseignait sous surveillance depuis 1948... après dénonciation à Rome faite par un de ses collègues (X. Léon-Dufour, *Dieu se laisse chercher*, p. 67-68).

40. J. -B. Janssens, « De executione Encyclicae Humani generis », 11 fév. 1950, AFSJ, M Ly 144/5, p. 17.

41. J. Daniélou, « Les orientations présentes de la pensée religieuse », *Études*, avril 1946, p. 5-21.

42. G. Fessard, « Un congrès international de philosophie », *Études*, décembre 1946, p. 390-393. Voir la note d'un des quatre « réviseurs » de mars 1950, AFSJ, M Ly, 144/4e.

43. Voir les annotations de Rondet accompagnant une lettre au provincial, 8 juin 1951, AFSJ, M Ly, 144/5.

44. *Humani generis* « prend position contre le polygénisme, mais aussi contre ceux qui corrompent la véritable notion du surnaturel ; à ce double titre, elle semble concerner Teilhard de Chardin » (É. Michelin, *Vatican II et le « Surnaturel »*. *Enquête préliminaire, 1959-1962*, Venasque, Éditions du Carmel, 1993, p. 26).

45. H. de Lubac, « Le mystère du surnaturel », *RSR*, t. XXXVI, 1949, p. 92-93.

46. H. Bouillard, « L'intention fondamentale de M. Blondel et la théologie », *ibid.*, p. 382.



47. É. Delaye, *Qu'est-ce qu'un catholique ? Exposé d'ensemble de la doctrine chrétienne*, Paris, Spes, 1950. On trouve à la page 142 : « Ce

problème de la conciliation du péché avec une toute-puissance infiniment bonne a été la croix des théologiens et n'a jamais reçu de réponse pleinement satisfaisante. » L'ouvrage, achevé au printemps 1948, avait reçu le *nihil obstat* et l'*imprimatur*.

48. Y. de Montcheuil, *Leçons sur le Christ*, Paris, L'Épi, 1949, p. 118, 129, 133 ; voir aussi « L'Eucharistie dans le Nouveau Testament », *Mélanges théologiques*, Paris, Aubier (Théologie), 1946, p. 23-48. Lubac se désole du « roman » construit autour d'un « enseignement prétendu » de son ami et de l'acharnement des censeurs (*Mémoire...*, p. 98-99).

49. Rondet fait ici allusion à une note manuscrite de Montcheuil (document cité note 43). En 1938, au cours d'une conversation, Montcheuil avait dit au jeune Martelet : « Le chemin n'est pas le dogme, c'est l'Écriture » (entretien avec G. Martelet, Argenteuil, 4 juillet).

50. Entretien avec J. Moingt, Paris, 5 juillet 2002.

51. H. de Lubac, *Corpus Mysticum. L'Eucharistie et l'Église au Moyen Âge*, Paris, Aubier (Théologie), 1944, p. 141 et suiv., p. 150, p. 263.

52. Entretien avec M. Martin, Le Caire, 9 avril 2002.

53. Sur la conception des « effets », du « lieu » et de la « durée » de la « fécondité "subséquente" », voir F. Cuttaz, « Communion eucharistique », *Dictionnaire de spiritualité*, vol. II (1937-1953), col. 1204. L'article « Eucharistie » paru dans le volume IV (1958-1960) pose une problématique bien différente.

54. Lettre de Lubac à d'Ancezune, 1^{er} juillet 1950, AFSJ, M Ly, 144/5. L'affirmation sera reprise et amplifiée après l'échec de tentatives de mise au point en 1952, 1953 et 1956 (lettre à Arminjon, 7 mai 1958, AFSJ, M Ly, 144/5 ; voir aussi le *Memento* adressé la même année au provincial, AFSJ, M Ly, 144/4 d, p. 2).

55. Lettre de Lubac au cardinal Gerlier, 9 juin 1951, AFSJ, M Ly, 144/5.

56. Lettre de Lubac à Charmot, 9 septembre 1950, *BLE*, janvier-mars 1993, p. 54. Voir aussi la lettre « à un jeune prêtre américain » (*Mémoire...*, p. 309).

57. Lettre à d'Ancezune, 1^{er} juillet 1950. Les termes ne sont plus les mêmes dans *Mémoire...*, p. 146-149 et p. 399.

58. Lettre de Lubac à d'Ancezune, 27 juin 1951, AFSJ, M Ly, 144/5.

59. Lettre de Lubac à Ravier, 15 janvier 1952, *ibid.*

60. Congrès marial, juste avant la définition du dogme de l'assomption ; III^e congrès thomiste (11-17 septembre 1950), « Philosophie et religion », où Pie XII revient sur l'encyclique ; congrès ocuménique (19-22 septembre 1950).

61. H. de Lubac, *Mémoire...*, p. 64.



62. Suspicion confirmée par la lettre de Gilson à de Lubac, 21 juin 1965 (*Mémoire...*, p. 127).
63. Lubac s'est plaint du silence auquel il était réduit, l'empêchant de publier une réponse anticipée qui trouverait de Broglie « fort gêné » (lettre à Décisier, AFSJ, M Ly, 144/2).
64. Lettre d'Ancezune à Janssens, 6 mars 1950, AFSJ, M Ly, 144/2.
65. Lubac fait référence à *Euntes Docete*, commentaire officieux d'*Humani generis*, offert à Pie XII par l'université du Latran et muni de l'imprimatur de la Cité du Vatican. Le premier chapitre, de la main de Monseigneur Parente, comporterait selon le jésuite « plein de sottises et de mensonges ».
66. G. Alberigo, « Christianisme en tant qu'histoire et "théologie confessante" », *Une école de théologie...*, p. 26, note 38.
67. R. Garrigou-Lagrange, « La nouvelle théologie où va-t-elle ? », *Angelicum*, n° 3-4, 1946. Auquel il faut ajouter : « Vérité et immutabilité du dogme », *Angelicum*, n° 2, 1947.
68. H. de Lubac, extraits de « Notes prises au jour le jour ».
69. Lettre de Journet, 14 novembre 1946, *Correspondance Journet-Maritain*, t. III, Saint-Maurice, Éditions Saint-Augustin, 1998, p. 463.
70. Lettre de Journet, 27 mai 1946, *ibid.*, p. 400.
71. Lettre de Jean Louisgrand à d'Ancezune, 1er mars 1951, AFSJ, M Ly, 144/5.
72. Lettre de Jacquet à d'Ancezune, 5 mars 1951, *ibid.*
73. Ce projet est évoqué dans une lettre de Jacquet à d'Ancezune, 14 mars 1951, *ibid.*
74. Lettre d'Henri Rondet à Ravier, 7 août 1951, *ibid.*
75. Lettre de Janssens à d'Ancezune, 23 juillet 1951, *ibid.*
76. Lettre de Rondet à Ravier, 23 août 1951, *ibid.* Lubac taira ce rôle ; il évoquera seulement une initiative concernant la signature du document (*Mémoire...*, p. 68-69 et p. 80).
77. Ces « observations » sont évoquées dans une lettre du 20 septembre 1951 (AFSJ, M Ly, 144/5), mais nous ne les avons pas retrouvées.
78. Fontoynont écrit au provincial ne signer la première « que couvert par l'obéissance » et la seconde « qu'à regrets » (lettre de Fontoynont à Ravier, 29 septembre 1951, *ibid.*).
79. Lettre de Janssens à Ravier, 2 octobre 1951, *ibid.*
80. J. Sommet, *L'honneur et la liberté*, Paris, Le Centurion, 1987.
81. J. Guillet, *Habiter les Écritures*, p. 176.



82. Formule attribuée à Dhanis par G. Martelet, entretien du 4 juillet 2002.
83. Expression de Montcheuil, citée par H. de Lubac, *Trois jésuites nous parlent*, Paris, Lethielleux, 1980, p. 63.
84. J. Costa de Beauregard, « Quelques directions à l'occasion du retour du scolasticat en France », septembre 1926, 2 pages dactylographiées, AFSJ, M Ly, 101/2.
85. Note manuscrite de Costa de Beauregard, 1^{er} septembre 1927, *ibid.*
86. É. Fouilloux, *Yves de Montcheuil. Philosophe et théologien jésuite (1900-1944)*, Paris, Médiasèvres, 1995, p. 16-17.
87. H. Bouillard, *Mythe et foi*, Paris, Aubier, 1966, p. 286.
88. M. -D. Chenu, *Une école de théologie...*, p. 123 et p. 132.
89. Rapporté dans une lettre d'H. Rondet à d'Ancezune, 28 octobre 1950, AFSJ, M Ly, 144/5.
90. Trente ans après Chenu, Y. Congar a attiré l'attention sur cette question : « Du bon usage du "Denzinger" », *Situation et tâches présentes de la théologie*, Paris, Cerf, 1967, p. 111-133.
91. Entretien avec X. Léon-Dufour, Paris, 5 juillet 2002.
92. G. Salet, *Le Christ, notre vie*, Tournai, Casterman, 1937, 102 pages (*NRT*, septembre-octobre 1935 et mars 1937).
93. G. Salet, *Le Christ, notre loi intérieure*, Le Puy, Xavier Mappus, 1967, 191 pages ; ainsi que *Richesses du dogme chrétien* (Mappus, 1954), suivi de *Trouver le Christ* (Mappus, 1955).
94. J. Lacouture, *Jésuites, II. Les revenants*, Paris, Seuil, 1992, p. 480-481.
95. Témoignage de J. Moingt, Paris, 5 juillet 2002.
96. J. Guillet, *Habiter les Écritures*, p. 100.
97. Lettre de Ledochowski, 3 décembre 1918, AFSJ, AR 628.
98. W. Ledochowski, *Lettre aux pères provinciaux de l'assistance de France « Sur la formation des scolastiques »*, Rome, s. e., 1930, p. 18.
99. D. Avon et P. Rocher, *Les jésuites et la société française*, Toulouse, Privat (Hommes et Communautés), 2001, p. 143-146.
100. « Rapport confidentiel du P. Rondet... », 20 mars 1964, AFSJ, « T », p. 4.
101. A. Décisier, « Tendances mauvaises actuelles des jeunes religieux : Remèdes institutionnels », note du 22 avril 1944, p. 3-4, AFSJ, « Décisier ».



102. Lettre des provinciaux aux recteurs des scolasticats et collèges, 4 septembre 1947, AFSJ, M Ly, 102/2. Et lettre de Décisier, 12 septembre

1947, *ibid.*

103. J. Moingt, « La mémoire de la crise » (document cité note 18).

104. 1^{re} cohorte : Valensin, Huby, Fontoynt. 2^e cohorte : Lubac, d'Ouince, Fessard, Soras, Hamel, Nicolet. 3^e cohorte : Rondet, Chaillet, Montcheuil. 4^e cohorte : Lyonnet, Ganne, Mollat, Daniélou, Ravier, Rouquette, Varillon, Balthasar, Mondésert, Holstein, Bouillard.

105. É. Fouilloux, « Une “école de Fourvière” ? », *Gregorianum*, vol. LXXXIII, n° 3, 2002, p. 451-459.

106. É. Fouilloux, « H. de Lubac au moment de la publication de *Surnaturel* », *Revue thomiste*, mai 2001, p. 13-30.

107. Professeur à Fourvière entre 1899 et 1901.

108. Le premier volume de l'*Histoire du dogme de la Trinité* a fait l'effet d'une nouveauté lors de sa parution en 1910. Lebreton participe activement à « Verbum salutis », puisque, après avoir aidé Huby à publier le *Jésus-Christ* de Grandmaison, il donne *La vie et l'enseignement de Jésus-Christ Notre Seigneur*, Paris, Beauchesne, 1931, 469 pages. Il reprendra la tête des *RSR* en 1950, œuvrant pour que de Lubac puisse continuer à publier en théologie.

109. Il publie en collaboration avec Valensin *L'Évangile selon saint Luc*.

110. L. de Grandmaison, *Jésus-Christ*, Paris, Beauchesne (Verbum Salutis), 1929.

111. P. Rousselot, « Les yeux de la foi », *RSR*, n° 1, 1910, p. 457.

112. Tenu pour suspect, S. Lyonnet sera privé d'enseignement à la veille du concile Vatican II.

113. É. Fouilloux, *Yves de Montcheuil*, p. 18-22.

114. G. Chantraine, « Les “Cahiers” de Maréchal découverts par de Lubac, Fessard, Hamel et de Montcheuil (1923-1926) », *Au point de départ, Joseph Maréchal entre la critique kantienne et l'ontologie thomiste*, P. Gilbert éd., Bruxelles, Lessing, 2000, p. 288-292.

115. M. Sales, « Henri de Lubac, Maurice Blondel et le problème de la mystique » (p. 15-53), M. -J. Coutagne, « Les convergences des deux penseurs » (p. 61-68), *Henri de Lubac et le mystère de l'Église* (actes du colloque du 12 octobre 1996 à l'Institut de France), Paris, Cerf, 1999, 244 pages.

116. Lettre de Costa de Beauregard à Lubac, 18 août 1928, AFSJ, M Ly, 144/2.

117. X. Tilliette, « Le milieu de l'œuvre lubacienne », *Henri de Lubac et le mystère de l'Église*, p. 157-158.

118. *Prüfet alles*, cité par E. Guerriero, *Hans Urs von Balthasar*, Paris, DDB (Mémoire chrétienne), 1993, p. 48.



119. Lubac a écrit la dette qu'il devait à Fontoynont dans *Corpus mysticum* (1939).
120. É. Fouilloux, *La collection « Sources chrétiennes »*, Paris, Cerf, 1995, 238 pages.
121. J. Guillet, *Thèmes bibliques*, Paris, Aubier (Théologie), 1950, p. 7.
122. Voir J. Guillet, « Courants théologiques dans la Compagnie de Jésus en France (1930-1939) », *Spiritualité, théologie et Résistance. Yves de Montcheuil, théologien au maquis du Vercors*, P. Bolle et J. Godel éd., Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1987, p. 35-41.
123. J. Guillet, *Habiter les Écritures*, p. 176. Rondet a dit sa dette envers Moehler et Scheeben, mais ses élèves n'ont vu en lui qu'un « mécanicien » du dogme (Léon-Dufour) ou un « mauvais pédagogue » (Martelet), et son cours sur la grâce et la pénitence laisse le souvenir d'avoir été « scolastique et indigeste » (Moingt).
124. J. -M. Le Blond, « Rapport 1949 », scolasticat de Mongré, AFSJ, M Ly, 144/2.
125. Lettre de Décisier aux recteurs et préfets des scolasticats et facultés, 4 avril 1948, AFSJ, M Ly, 102/2.
126. Lettre de Lebreton au recteur de Fourvière, 19 janvier 1938, AFSJ, M Ly, 144/1.
127. Lettre de Lubac à Décisier, 7 juin 1946, AFSJ, M Ly, 144/2.
128. Parmi les « disciples » de Lubac, on peut noter : Laplace (traducteur de Grégoire de Nysse), Bertrand et Borret (spécialistes d'Origène), Fortier. Aucun de ceux-là n'est resté dans l'enseignement.
129. Entretien avec G. Martelet, Argenteuil, 4 juillet 2002.
130. J. Moingt, « La gnose de Clément d'Alexandrie dans ses rapports avec la foi et la philosophie », *RSR*, t. XXXVII, n^{os} 2, 3 et 4, p. 195-251, 398-421, 536-564, et t. XXXVIII, n^o 4, p. 82-118.
131. H. deLubac, *Mémoire...*, p. 28. ; J. Guillet, *Habiter les Écritures*, p. 179-183.
132. La formule est de Balthasar. Voir aussi J. Stern, « Église et tradition chez Henri de Lubac » (p. 69-84), et M. -J. Rondeau, « L'homme de la Tradition » (p. 89-114), *Henri de Lubac et le mystère de l'Église*.
133. Lettre de Lubac à Monseigneur de Solages, 26 avril 1947, *BLE*, janvier-mars 1993, p. 49.
134. M. Sales, « Bio-bibliographie du P. Gaston Fessard », dans *Église de France. Prends garde de perdre la foi !*, Paris, Julliard, 1979, p. 285-298.
135. J. Daniélou, *Et qui est mon prochain ? Mémoires*, Paris, Stock, 1974, p. 89-90.



136. J. Prévotat, « Quatre jésuites devant le totalitarisme nazi », *Spiritualité, théologie et Résistance*, p. 98-120.
137. H. Rondet, *Examen de conscience*, 6 juillet 1946, Mémoire approuvé par Décisier et remis à Janssens (Voir la lettre de Rondet à d'Ancezune, 28 octobre 1950, AFSJ, M Ly, 144/5).
138. A. Laudouze, *Dominicains français et Action française. Maurras au couvent*, Paris, Éditions ouvrières, 1989, p. 51-53.
139. J. Prévotat, *Les catholiques et l'Action française. Histoire d'une condamnation, 1899-1939*, Paris, Fayard (Pour une histoire du XX^e siècle), 2001, p. 422-425.
140. Voir la communication de B. Comte.
141. É. Fouilloux, « Le Saulchoir en procès (1937-1942) », *Une école de théologie...*, p. 56.
142. Lettre de Boynes à Lebreton, 17 janvier 1947, AFSJ, « Lebreton ».
143. H. de Lubac, *Mémoire...*, p. 58 et p. 242-245.
144. É. Fouilloux, *Une Église en quête de liberté*, p. 195.
145. Quelques articles parus dans *Équipes enseignantes*, entre 1947 et 1950.
146. Lettre de Ganne à d'Ancezune, 3 juillet 1950, AFSJ, M Ly, 144/2.
147. Cité par E. Guerriero, *Hans Urs von Balthasar*.
148. H. U. von Balthasar, *Présence et pensée. Essai sur la philosophie religieuse de Grégoire de Nysse* (Cerf, 1942), Paris, Beauchesne, 1988, 153 pages.
149. Dans ses notes prises au cours de la congrégation générale en 1946, il parle bien d'« école de Fourvière ».
150. Voir la recension des actes du colloque *Surnaturel* par B. Sesboüé, « Surnaturel et Surnaturel », *RSR*, 90/2, 2002, p. 182. Voir aussi L. F. Ladaria, « Nature et Surnaturel », *Histoire des dogmes, II. L'homme et son salut*, B. Sesboüé éd., Paris, DDB, 1995, en particulier p. 407-411.
151. Dans son carnet, Maritain note en date du 24 mai 1946 : « Visite à Mgr Montini. Je lui parle des dangers qu'auraient des mesures de condamnation contre l'école de Lyon-Fourvière, et suggère l'idée d'une encyclique sur les études spéculatives » (archives Kolbsheim).
152. G. Narcisse, « Le surnaturel dans la théologie contemporaine », *Revue thomiste*, janvier-juin 2001, p. 312-328.
153. G. Cottier, « Sur la mystique naturelle », *ibid.*, p. 287-311.
154. J. Dupuis, *Vers une théologie chrétienne du pluralisme religieux*, Paris, Cerf (Cogitatio fidei), 1997, 657 pages.



155. H. Tincq, « Des états d'âme dans les revues théologiques », *Le Monde*, 2 octobre 1998.

156. J. Ratzinger, « La théologie : un état des lieux », *Communio*, XXII, janvier-février 1997, p. 69-88.

Auteur

Dominique Avon

**Maître de conférences d'histoire
contemporaine à l'Université de
Montpellier**

Du même auteur

**La caricature au risque des
autorités politiques et
religieuses, Presses
universitaires de Rennes, 2010**

**Faire autorité, Presses
universitaires de Rennes, 2017**

**L'aventure sémiologique des
biblistes français et la
Compagnie de Jésus *in Jésuites
et sciences humaines***

(années 1960), LARHRA, 2014

Tous les textes

© ENS Éditions, 2005

Conditions d'utilisation : <http://www.openedition.org/6540>



Référence électronique du chapitre

AVON, Dominique. *Une école théologique à Fourvière ?* In : *Les jésuites à Lyon : xvi^e-xx^e siècle* [en ligne]. Lyon : ENS Éditions, 2005 (généré le 24 mai 2022). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/enseditions/6608>. ISBN : 9782847887433. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.enseditions.6608>.

Référence électronique du livre

FOUILLOUX, Étienne (dir.) ; HOURS, Bernard (dir.). *Les jésuites à Lyon : xvi^e-xx^e siècle*. Nouvelle édition [en ligne]. Lyon : ENS Éditions, 2005 (généré le 24 mai 2022). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/enseditions/6574>. ISBN : 9782847887433. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.enseditions.6574>.
Compatible avec Zotero

